

Léo Ferré

Lettre à André Breton

[André Breton parut un temps apprécier les chansons de Léo Ferré. Au point que ce dernier, admis dans le cercle des habitués, finit par oser lui demander de rédiger la préface de son recueil à venir, Poète, vos papiers. Mal lui en prit. Au terme d'une nuit passée en invité chez les Ferré pour examiner le livre, Breton, au matin, lâcha son verdict : « Léo, en danger de mort, ne faites jamais publier ce livre ! » Ferré se résolut à écrire lui-même la préface du recueil en s'en prenant avec virulence aux sociétés littéraires et, à mots à peine plus couverts, au surréalisme. La lettre ouverte que nous reproduisons ci-dessous rappelle l'épisode et règle les comptes.]

[1956]

Lettre à l'ami d'occasion

Cher ami,

Vous êtes arrivé un jour chez moi par un coup de téléphone, cette mécanique pour laquelle Napoléon eût donné Austerlitz. Je n'aime pas cette mécanique dont nous sommes tous plus ou moins tributaires parce qu'elle est un instrument de la dépersonnalisation et un miroir redoutable qui vous renvoie des images fausses et à la mesure même de la fausseté qu'on leur prête complaisamment. Et ce jour là, pourquoi le taire, j'étais prêt à toutes les compromissions : Vous étiez un personnage célèbre, une sorte d'aigle hautain de la littérature « contemporaine », un talent consacré sinon agressif. J'étais flatté mille fois que vous condescendiez à faire mon chiffre sur votre cadran à grimaces, pour solliciter une rencontre dont je ne songeais nullement à régler les détails... Trop ému, vous voyez je n'étais déjà plus flatté, j'aurais dû m'enquérir aussitôt – avant de faire les commandes d'épicerie – de votre personne, de vos problèmes, par exemple en mettant le nez dans vos livres. Je ne vous avais jamais lu, parole d'honnête homme, je ne l'ai guère fait depuis à quelques pages près. Les compliments qu'il m'a été donné de vous faire à propos de ces quelques pages étaient sincères, je le souligne. Votre style est parfait, un peu précieux certes, mais de cette préciosité anachronique qui appelle chat un chat et qui tient en émoi la langue française depuis qu'elle est adulte, guerres comprises. Bref j'ai lavé les chiens, acheté le whisky et mis mon cœur sur la table. Vous êtes entré.

Votre voix me frappa au visage comme une très ancienne chanson, une voix d'outre-terre dont je n'ai pas fini de dénombrer les sourdes résonances, un peu comme votre écriture lente, superbe, glacée. Avant de vous entendre on vous écoute, avant de vous comprendre on vous lit. Vous avez la science des signes, du clin d'œil, de la pause. Vous parti, il ne reste qu'une inflexion, qu'un froissement d'idée, qu'une sorte de vague tristesse enfin qui s'éteint avec les derniers frottis de vaisselle. Et l'on en redemande ! C'est assez dire le charme que vous distillez, un peu comme les jetons de casino, cette fausse monnaie, qui détruisent la vraie valeur pour ne laisser qu'une pauvre hâte à recommencer toujours et à perdre sans cesse. À vrai dire vous êtes un Phénix de café concert, une volupté d'après boire, un rogaton de poésie. Vous êtes un poète à la mode auvergnate : vous prenez tout et ne donnez rien, à part cet hermétisme puritain qui fait votre situation et votre dépit.

Vous avez amené chez moi toute une clique d'encensoirs qui en connaissent long sur le pelotage. Ce n'étaient plus de l'encens, mais un précis frotti-frotta comme au bal, dans les tangos particulièrement, quand ça sent bougrement l'hommasse et qu'il y passerait plus qu'une paille. Vos amis sont nauséabonds, cher ami, et je me demande si votre lucidité l'emporte sur les lumières tamisées ou les revues à tirage limité. Tous ces minables qui vous récitent avec la glotte extasiée, ne comprenez-vous pas peut-être leurs problèmes et leurs désirs : ils vous exploitent et c'est vous en définitive qui passez à la caisse car l'ombre que vous portez sur leurs cahiers d'écoliers c'est tout de même la vôtre. Ils ont Votre style, Vos manières, Vos tics, Votre talent peut-être, qui sait ? Je suis venu quelquefois vous chercher à votre café « littéraire » et ne puis vous exprimer ici la honte que j'en ressentais pour vous. On eût dit d'un grand oiseau boiteux égaré parmi les loufiats, chacun payant son bock, et attendant la fin du monde. Quelle blague, cher ami. Vous qui m'aviez émerveillé, je ne sais comment, et qui vous malaxez chaque éphéméride à cette sueur du five o'clock.

Je ferai n'importe quoi pour un ami, vous m'entendez cher ami, n'importe quoi ! Je le défendrai contre vents et marées – pardonnez ce cliché, je n'ai pas votre phrase acérée et circonspecte – je le cacherai, à tort ou à raison, je descendrai dans la rue, j'irai vaillamment jusqu'au faux témoignage, avec la gueule superbe et le cœur battant. Vous, vous demandez à voir, à juger. Si l'on m'attaque dans un journal pour un fait qui m'est personnel, vous ne levez pas le petit doigt sur votre plume même si c'est ma femme qui vous le demande, sans vous le demander tout en vous le demandant. Vous êtes un peu dur d'oreilles et les figures de littérature dans une lettre d'alarme ça ne vous plait guère. Quant à enfoncer les portes que vous avez cru ouvrir il y a quelques décades, vous êtes toujours là : la plume aux aguets et le « café » aux écoutes...

Il y a ceux qui font de la littérature et ceux qui en parlent. Vous, de la littérature, vous en parlez plus que vous n'en faites. Vous avez réglé son compte à Baudelaire, à Rimbaud, pour ne parler que de ceux à qui vous accordez quelque crédit quand même. À longueur d'essais, de manifestes, d'articles, vous avez vomi votre hargne, expliqué en long et en large vos théories inconsolées, étalé vos diktats. Vous avez signifié à la gent littéraire de votre époque que vous étiez là et bien là, même à coups de poings, ce qui n'est pas pour me déplaire car vous êtes courageux, tout au moins quand vous avez décidé de l'être.

Votre philosophie de l'Action ne va jamais sans un petit tract, sans un petit article ; vous avez la plume batailleuse, comme Victor Hugo et quand il part à Guernesey vous poussez une pointe aux Amériques, ce qui n'est pas non plus pour me déplaire, anarchisme aidant, l'Unique c'est Ma Propriété. L'histoire de la Hongrie s'est réglée pour vous, pour moi, pour d'autres, par un tract – encore – des signatures, une nausée générale et bien européenne et les larmes secrètes de Monsieur Aragon qui n'a pas osé se moucher.

Alors, mon cher ami, permettez que je rigole de nos vindictes qui avortent en deuxième page de Combat, et allons à la campagne. Nous, les poètes, nous devrions organiser de grandes farandoles, pitancher comme il se doit et dormir avec les demoiselles. Non, nous pensons, et jamais comme les autres. Quand il nous arrive de diverger dans nos élucubrations, on se tape dessus, à coup de plume, toujours. J'ai eu l'outrecuidance d'écrire en prose une préface, une introduction, une « note » si vous préférez – et cela pour vous laisser la concession du manifeste, concession que vous tenez d'une bande de malabars milneufcentvingtiesques qui avaient moins de panache que vous – je me suis donc « introduit » tout seul un petit livre de poésie où je pourfends le vers libre et l'écriture automatique sans penser que vous vous preniez pour le vers libre et pour l'écriture automatique et je ne savais pas que vous n'étiez que ça en définitive : un poète raté qui s'en remet aux forces complaisantes de l'inconscient. Vous avez rompu comme un palefrenier, en faisant fi de mon pinard, des ragoûts de Madeleine, et de ce petit quelque chose en plus de la pitance commune qui s'appelle l'Amour. Vous m'avez fait

écrire une lettre indigente par un de vos « aides » dans ce style boursoufflé dont vous êtes le tenancier et qui dans d'autres mains que les vôtres devient un pénible caca saupoudré de subjonctifs. Tel autre de vos « amis » et que par faiblesse et persuasion j'avais pris en affection jusqu'à le lire – car il signe aussi des vers libres – m'envoya dinguer toujours dans ce style qui se regarde vagir. Je passe l'intermède de votre revue « glacée » où en deux numéros j'allais du grand mec à la pâle petite chose. Un de vos vieux amis enfin m'a « introduit » dans une anthologie, moi le maigre chansonnier et chose curieuse nous sommes vous et moi et côte à côte les deux seuls vivants à essayer de bien nous tenir parmi et au bout de tant d'illustres cadavres. Vous ne trouvez pas qu'il y fait un peu froid ?

Je vous dois cependant certains souvenirs lyriques autant que commodes à inventorier : nos conversations à brûle-pourpoint, votre admirable voix lisant de la prose et je vous dois aussi de m'avoir sorti dans le Moyen Âge dont vous savez tous les recoins et même les issues secrètes, à croire que vous en êtes encore. Si j'en crois l'un de vos amis de la première heure et qui brinqueballe encore les insultes dont vous l'avez gratifié, et ce « quand-même-on-ne-peut-pas-le-laisser-tomber », m'a affirmé que vous reviendriez à moi, les bras ouverts et la mine prodigue, car dit-il, un masochisme incurable vous pousse depuis des années à faire, défaire et refaire vos amitiés. Je n'en crois rien et vous laisse bien volontiers à vos vers libres.

Croyez que je regrette bien sincèrement de vous avoir eu à ma table.

Léo FERRÉ